

Chose étrange d'aimer...

THEATRE
« L'ÉCOLE DES FEMMES »,
de Molière

Frédéric Ferney

C'est une comédie grave avec une grosse teinte de fabliau. Arnolphe, qu'il apparaisse odieux ou ridicule, qui est-il ? Un bourgeois trompé, cocu avant même qu'il ne soit un mari. Mais il souffre ; on est toujours sincère quand on souffre, même si on l'a bien mérité. Lui-même sait-il qu'il aime Agnès à la folie ? Il la croit sa chose, c'est lui qui est une proie. Il est rongé par le tourment : il subira les affres de la jalousie, de la solitude, de l'abandon. Faut-il en rire ou s'en émouvoir ? Affaire de sensibilité, sans doute. Aujourd'hui, on est plutôt enclin à souligner le pire, la passion, le drame. Quand tout va mal, on se croit plus sensible et plus profond.

« La farce est une catégorie du conte de fées. Tout y est excessif, impossible ; c'est un rêve ou un cauchemar », disait Antoine Vitez. C'est plutôt cela que suggère la mise en scène de Didier Bezace : la cruauté et la noirceur d'un songe. Un tyran domestique veut épou-

ser une ombre, une idée, mais le refoulé revient, le réel se venge. Une femme méconnue, bien vivante, ruine ce dessein absurde. Bezace imagine que tout est joué d'avance : Arnolphe retarde ; les autres savent déjà ce qu'il ignore ; il sera puni (et Molière, épris d'une jeunesse, sait de quoi il parle) pour cette faute tragique contre le temps. Il n'est pas impossible d'imaginer qu'il en meurt, de honte et de chagrin, en se cachant de tous les humains.

De ce spectacle au dessin très pur, simplifié comme une esquisse, on retiendra l'interprétation de Pierre Arditi, lui-même débarbouillé des grimaces et des bouffonneries auxquelles Arnolphe incite. Il écoute, il comprend, il se contient ; il enrage et serre les poings sans mot dire, se réfugie dans de longs silences en faisant les cent pas. On le voit vaincu, vieilli, voué soudain par les aveux de son rival, moins risible que pathétique, avec un côté « sois-sage-ô-ma-douleur ».

Auprès de lui, Agnès Sourdillon a su trouver sans effort la féroce ingénuité d'Agnès. Elle semble n'avoir eu qu'à suivre sa pente la plus intime et la plus douce. Sa meilleure arme est sa voix ; c'est la voix qu'il faut dans Agnès, avec la force timide et la gravité de l'enfance qui se découvre femme. Le cœur

dénué de feintes et de simagrées, elle semble une icône, immobile et fière, tandis que son protecteur erre, échoué et hagard. Tous entrent et sortent d'une trappe, comme des rats échappés d'un antre, d'une cave, d'un tombeau. La scène est un radeau de bois, un esquif égaré parmi un noir échouage de poutres d'où émergent des clochers. Une planche mais sans salut.

D'un côté, on peut se réjouir de ne pas sombrer dans l'excès et la parodie. De l'autre, on perd un peu la farce qui demeure sur scène, chez Molière, le piment nécessaire à la mélancolie. Gageons que les comédiens, fragilisés par les intempéries du premier jour, vont vite acquérir de la voix, du nerf, de la percussion, malgré les sautes de brise. Restent de belles images : celle d'un voyageur vêtu de noir, seul déjà, perdu, la cape au vent ; celle d'un enfant qui saute à la corde, à la fin de l'histoire, comme un souvenir lointain, une espérance vaine et chimérique dans le cœur d'un Pygmalion déçu.

Poignante la scène où Arnolphe implore Agnès de l'aimer : « Veux-tu que je me tue ? Dis-le, si tu le veux. » « Chose étrange d'aimer », oui, et pas très gaie, quand on y songe.

Cour d'Honneur du Palais des Papes, jusqu'au 16 juillet. Tél. 04.90.14.14.14.